



**HAL**  
open science

## Entre histoire et étude de mœurs : écrire l'événement

Corinne Saminadayar-Perrin

► **To cite this version:**

Corinne Saminadayar-Perrin. Entre histoire et étude de mœurs : écrire l'événement. Juliette Azoulai; Gisèle Séginger. Flaubert. Histoire et étude de mœurs, Presses universitaires de Strasbourg, pp.69-85, 2019, Formes et savoirs, 978-2-86820-548-3. hal-03189629

**HAL Id: hal-03189629**

**<https://hal-univ-montpellier3-paul-valery.archives-ouvertes.fr/>**

**hal-03189629**

Submitted on 4 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Entre histoire et étude de mœurs : écrire l'événement**

« Entre histoire et étude de mœurs. Écrire l'événement », J. Azoulay et G. Séginger dir., *Flaubert. Histoire et étude de mœurs*, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Formes et savoirs », 2019, p. 69-85.

« Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération. »

Flaubert, lettre à Melle Leroyer de Chantepie, 6 octobre 1864.

L'articulation entre étude de mœurs et historiographie s'avère paradoxale dans la poétique romanesque réaliste au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans l'Avant-propos de la *Comédie humaine* [1842], Balzac développe une réflexion préfigurant l'histoire sociale, pour formuler un principe d'équivalence méthodologique et théorique ; l'histoire des mœurs vaut à la fois comme complément, révélateur et envers de l'histoire traditionnelle, centrée sur « les événements de la vie publique des nations ». La fiction établirait donc une histoire du corps, des émotions, des représentations et des pratiques culturelles valant à la fois comme anamorphose et comme métonymie de la « grande histoire », d'où l'importance du détail pour articuler dans l'intrigue le général et le particulier.

Inversement, la vocation intime, quotidienne, du roman l'inscrirait en marge de l'histoire proprement dite, dans ses interstices ou ses blancs ; l'intrigue mobilise une poétique de l'écart, voire de l'imperméabilité entre ces deux dimensions de l'existence. S'inventerait un roman « dépolitiqué », le second Empire développant cette tendance autonomiste propre à la vocation sentimentale ou psychologique que l'on prête à l'étude de mœurs :

On a beau crier, beau faire, signer la paix, la guerre, suivre les drapeaux ou pousser des chars ; à côté de la vie publique, il y a la vie du cœur, l'homme derrière le citoyen, la personne au sein de la foule. Qui donc peindra cette existence du soir, si je puis dire, ces hasards et ces mystères ? C'est au roman qu'il appartient de poursuivre cette étude de la vie intérieure, des dessous du monde et des secrets de l'âme<sup>1</sup>.

La mise en intrigue de l'événement dans le roman problématise cette ambiguïté et cette tension entre l'intime et le collectif, le particulier et le général, l'individuel et le social. L'œuvre de Flaubert expose et explore les modalités et les enjeux de cette articulation ambiguë. La boîte à outils de l'écrivain propose plusieurs solutions éventuellement concurrentes. L'événement historique peut être saisi par ses répercussions dans la vie quotidienne ; les mutations de la vie affective, les modifications dans les gestes et les pratiques sont autant d'indices renvoyant à une évolution plus globale dans l'espace public. La perspective arasée permet aussi d'analyser la fabrique de l'événement, dans le croisement des discours médiatiques, des représentations collectives, des usages sociaux des imaginaires et de la parole. Enfin, la fiction construit parfois un modèle réduit de la

---

<sup>1</sup> Jules Vallès, « Les Romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, tome 1, p. 324. Pour Vallès, c'est ce qui consacre le roman comme le genre littéraire de la modernité.

grande histoire ; le romancier se fait miniaturiste – l’année même où paraît *L’Education sentimentale*, Zola développe les potentialités de ce dispositif dans *La Fortune des Rougon* :

Le romancier place sur le même plan la conquête d’une sous-préfecture et celle d’un pays, ce qui tend à dévaloriser – et pas seulement condamner, ce qui est évident – l’histoire majuscule. Si les personnages du roman de Zola ne font que répéter passivement l’histoire qui s’est faite ailleurs, il n’en demeure pas moins que les deux conquêtes en viennent à s’équivaloir – et on sait combien Zola a parfaitement compris la leçon flaubertienne sur l’égalité<sup>2</sup>.

L’étude de mœurs est-elle une histoire minuscule ? Par le traitement narratif de l’événement tel que le définit l’historiographie, les romans de Flaubert posent frontalement la question. L’écrivain s’inscrit dans le débat contemporain visant à redéfinir l’événement dans la perspective d’une histoire renouvelée, totalisante et démocratique<sup>3</sup>. Ce qui « fait date » n’est plus un donné, mais le résultat d’un bricolage complexe, d’un feuilletage de représentations où le social et l’intime se combinent. Gestes, pratiques et habitudes enregistrent une histoire à bas bruit où les événements littéraires produisent des effets indirects sur la longue durée.

### **L’événement vu d’en bas : effets de brouillage**

La révolution épistémologique impulsée par Michelet inaugure, bien avant les *Annales*, une historiographie résolument non-événementielle, centrée sur l’infra-historique, le résidu, les souterrains (les égouts ?) de la mémoire. Si, dans *l’Histoire de France* ou *l’Histoire de la Révolution française*, cette perspective totalisante complète l’approche politique sans s’y substituer, il en va tout autrement avec *La Sorcière* [1862]. Michelet construit dans la première partie de l’ouvrage un espace-temps radicalement inédit ; pas de dates, une durée distordue, une diffraction du politique :

Il y a bien quelque part des rois et des reines, des empereurs et des conseillers : Michelet les évoque brièvement de loin en loin. Mais l’espace de référence, c’est l’espace local, la communauté villageoise, qui semble ne mettre en présence que le paysan et sa femme, le prêtre et le seigneur. La chaumière, le château, l’église, – puis la lande où se réfugie et officie la sorcière. Un tel théâtre paraît renvoyer dans les limbes d’une histoire aussi officielle qu’abstraite la sphère de l’Etat<sup>4</sup>.

Non que l’historien sous-estime le rôle de ce dernier ; mais l’action des élites qui gouvernent le royaume ne s’inscrit dans le récit que par ses conséquences concrètes, aussi indirectes que déterminantes. Transférant ce principe à l’histoire immédiate, les romanciers contemporains de Flaubert s’interrogent sur la manière dont l’événement vient s’inscrire dans la durée vécue et l’univers quotidien des personnages. Entre les deux pôles symétriques que constituent l’effacement total de la grande histoire et le témoignage direct des personnages, plusieurs positionnements narratifs sont envisageables.

Il est des destinées si infimes, si écrasées, que l’histoire n’y atteint pas. Dans *Madame Bovary*, la vieille servante récompensée aux Comices agricoles incarne un « demi-siècle de

---

<sup>2</sup> Eléonore Reverzy, *La Chair de l’idée. Poétique de l’allégorie dans les Rougon-Macquart*, Genève, Droz, 2007, p. 79.

<sup>3</sup> Cf. la belle synthèse de Gisèle Séginger, *Flaubert. Une poétique de l’histoire*, Presses universitaires de Strasbourg, 2000.

<sup>4</sup> Franck Laurent, « Figures de l’Etat dans *La Sorcière* », *La Sorcière de Jules Michelet. L’envers de l’histoire*, Paule Petitier dir., Paris, Champion, 2004, p. 196. Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon article « Clio sorcière », dans *Les Ateliers de Clio. Ecritures alternatives de l’histoire (1848-1871)*, Jean-Marie Roulin et Corinne Saminadayar-Perrin dir., *Autour de Vallès*, n° 47, 2017.

servitude »<sup>5</sup> : pour elle, la Révolution française n'a pas eu lieu, aucune promesse d'affranchissement n'a jamais traversé sa nuit. L'*incipit* d'*Un cœur simple* inscrit également l'hagiographie paradoxale de Félicité dans le hors-temps cyclique et immobile de l'asservissement : « Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque envient à Mme Aubain sa servante Félicité. / Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage... »<sup>6</sup> Plus généralement, les historiens et les romanciers qui interrogent les derniers témoins de la Révolution ou de l'Empire constatent que beaucoup n'ont gardé aucun souvenir des événements majeurs de la période ; les dates retenues comme marquantes par la postérité sont liées, pour eux, aux menus faits et gestes de leur vie privée, professionnelle ou affective<sup>7</sup>.

La démarche des mémorialistes souligne et problématise cette relativité dans la perception de l'événement. Chacun vivant son histoire en focalisation interne, la saisie en est nécessairement parcellaire, partielle et partielle. Voici la Journée des Tuiles telles que la perçoit le petit Henri Brulard depuis sa fenêtre : « Je vis une vieille femme qui, tenant à la main ses vieux souliers, criait de toutes ses forces : “Je me révorte ! je me révorte !” / Elle allait de la place Grenette à la Grande rue. Je la vis en R venant de R<sup>8</sup>. » Âgée de onze ans, Aurore Dupin assiste à la dissolution de l'armée de la Loire ; l'événement a un retentissement domestique considérable, comme le souligne ironiquement la grand-mère :

Deschartres même jeta les hauts cris parce qu'un volume des *Mille et une nuits* fut égaré, et que quatre belles pêches disparurent de l'espallier où il les regardait mûrir [...] « Eh bien, Deschartres, quand vous écrirez l'histoire de ces temps-ci, vous n'oublierez pas un fait si grave. Vous direz : “Une armée entière traversa Nohant, et porta le ravage et la dévastation dans un espallier où l'on comptait quatre pêches avant cette terrible époque.” »<sup>9</sup>

Dans *Mes mémoires*, Alexandre Dumas associe l'invasion de 1814 aux haricots de mouton confectionnés par sa mère à l'attention des armées, victorieuses ou vaincues, qui traversent successivement Villers-Cotterêts, menaçant les villageois de pillages et de violences... L'événement se rétrécit, voire se déforme en se projetant sur l'écran du quotidien. Anatole France est très sensible à ces effets d'anamorphose, dont son œuvre offre de nombreux exemples. La mort de Marat emplît Paris de cris et de larmes ; Evariste Gamelin s'associe à cette émotion populaire, quand « une vieille paysanne qui portait la coiffe limousine s'approcha de lui et lui demanda si ce monsieur Marat, qui avait été assassiné, n'était pas monsieur le curé Mara, de Saint-Pierre-de-Queyroix. »<sup>10</sup>

Les romanciers enregistrent de préférence, sur le mode fictif, cette « histoire silencieuse » :

[Elle] se niche dans les détails, est indexée de manière allusive, mais elle est bien à l'arrière-plan des romans [...] Qu'il n'y ait aucune date, aucun fait marquant dans *Sœur Philomène*

<sup>5</sup> Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, GF, 1986, p. 217.

<sup>6</sup> G. Flaubert, « Un cœur simple », *Trois contes*, Paris, GF, 1986, p. 43.

<sup>7</sup> Dans son édition des *Dieux ont soif*, Marie-Claire Bancquart cite « cet homme qui se rappelait avoir dansé le 9 Thermidor avec “une brunette très vive”, “mais de la chute de Robespierre, point de nouvelles”, et qui disait avoir vécu pendant la Révolution “une vie ordinaire” dont “on a fait depuis des histoires” (Anatole France, *Les Dieux ont soif*, dossier critique, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 1347).

<sup>8</sup> Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, Paris, Gallimard, Folio, 1973, p. 75.

<sup>9</sup> George Sand, *Histoire de ma vie*, III, 7, Paris, GF, 2001, tome 1, p. 429.

<sup>10</sup> A. France, *Les Dieux ont soif*, Paris, Le Livre de Poche, 1989, p. 110. L'église de Saint-Pierre-de-Queyroix est située à Limoges : la délocalisation de l'espace de référence souligne le fait que les révolutions sont majoritairement parisiennes – alors que la population ne l'est pas.

ou dans *Germinie Lacerteux*, que 1848 et 1951 y passent sans bruit ne signifie pas en effet que ces romans soient déshistoricisés : l'histoire y est narrée ailleurs, autrement. De même, *Manette Salomon* ramène l'année 1851 à l'annulation de son salon annuel : l'oblitération du Coup d'État, réduit à ses conséquences académiques, est plus éloquente qu'une longue dénonciation<sup>11</sup>.

Estompée, cette écriture de l'histoire est aussi floutée par les effets de myopie dus à une trompeuse immédiateté. L'événement, saisi dans son surgissement, échappe dans ses délimitations, sa définition, sa qualification, et bien entendu sa logique propre : « Les événements, et en particulier les crises et les révolutions, sont des moments "avec des si". »<sup>12</sup> La focalisation interne, la restriction de champ rendent compte des « tensions entre l'advenu et le non-advenu », et restituent le tremblé de l'actualité. Les systèmes de causalité adoptés par une historiographie positiviste exagérément confiante s'en trouvent problématisés. Est-il même certain que les acteurs de l'événement puissent être considérés, au sens plein du terme, comme les auteurs des actes qu'on leur prête ? Anatole France, comme Hugo dans *Quatrevingt-treize* [1874], interroge la responsabilité effective des hommes de la Terreur<sup>13</sup>, d'un point de vue éthique mais aussi pratique : il n'est de grands hommes, ou même de « décideurs », que par réorganisation des perspectives.

Nombre d'événements restent invisibles à ceux-là mêmes à qui on les attribue, et ne surgissent dans le champ historiographique qu'*a posteriori*, une fois insérés dans un scénario qui leur donne sens et existence. Comme le remarque Paul Veyne, la passion du Christ ne vaut comme événement que si l'on s'intéresse à la naissance du christianisme ; c'est une anecdote dans le cadre de l'histoire de la province de Syrie-Palestine au premier siècle, et un obscur fait divers dans la perspective de l'histoire romaine. Les dispositifs fictionnels rendent compte de cette multiplicité de perspectives incompatibles entre elles. Dans un ironique « conte de Noël », Anatole France met en scène la retraite paisible de Ponce Pilate ; celui-ci se remémore l'époque lointaine de son proconsulat en Orient, où l'un de ses amis a vécu de torrides amours avec une jeune prostituée :

« Après quelques mois que je l'avais perdue, j'appris, par hasard, qu'elle s'était jointe à une petite troupe d'hommes et de femmes qui suivaient un jeune thaumaturge galiléen. Il se faisait appeler Jésus le Nazaréen, et il fut mis en croix pour je ne sais quel crime. Pontius, te souvient-il de cet homme ? »

Pontius Pilatus fronça les sourcils et porta la main à son front comme quelqu'un qui cherche dans sa mémoire. Puis, après quelques instants de silence :

« Jésus ? murmura-t-il, Jésus le Nazaréen ? Je ne me rappelle pas. »<sup>14</sup>

Inversement, pour les jeunes pensionnaires étudiant au couvent des Anglaises en 1820, toute l'histoire contemporaine se résume au catastrophique assassinat du duc de

---

<sup>11</sup> Eléonore Reverzy, « Préface », *Les Goncourt historiens*, E. Reverzy et N. Bourguinat dir., Presses universitaires de Strasbourg, 2017, p. 11. Voir aussi, du même auteur, « L'histoire silencieuse », *Europe*, n° 1039-1040, novembre-décembre 2015, p. 48-61.

<sup>12</sup> Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, *Pour une histoire des possibles*, Seuil, « L'Univers historique », 2016, p. 282. Le récit de fiction rend compte de cette ouverture instable des possibles.

<sup>13</sup> Les Conventionnels en 93 « furent dans une situation horrible. L'enthousiasme et l'épouvante, toutes les fureurs, les plus augustes comme les plus hideuses, précipitaient leurs pensées, et chacune de ces pensées était un acte public. Tenons compte que tous les mouvements de leur fièvre se chargeaient en lois soudaines, et qu'ils ne pouvaient dire un mot sans porter l'épouvante ou la mort quelque part. Ils furent surpris, lancés, perdus dans une formidable explosion : ils n'étaient que des hommes. » (A. France, « Quelques réflexions à propos de *Thermidor* », *Le Temps*, 1<sup>er</sup> février 1891, passage cité par M. C. Bancquart dans son édition *Pléiade des Dieux ont soif*, *op. cit.*, p. 1349-1350).

<sup>14</sup> A. France, « Le Procureur de Judée. Conte pour le jour de Noël », *Le Temps*, 25 décembre 1891 ; nouvelle reprise dans le recueil *L'Étui de nacre*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984, p. 889-890.

Berry, « tragédie royale et domestique » que les sœurs, ardentes légitimistes, racontent « de manière saisissante et dramatique » ; la naissance du duc de Chambord, « l'enfant du miracle », manque de provoquer un incendie par suite d'illuminations intempestives dans les cellules<sup>15</sup>... La hiérarchisation des événements, et leur indexation sur la durée vécue à hauteur d'individu, s'avère éminemment fluctuante et problématique ; le roman en prend acte, manifestant ce « sens de l'histoire » que Flaubert prête à son siècle<sup>16</sup>.

Le positionnement instable dans le rapport individuel à l'événement se complique du fait que celui-ci est d'emblée construit comme un feuilleté superposant au moins trois temporalités : les modèles du passé qui permettent de le penser, les espoirs et les projections auquel il pourrait répondre, enfin l'ouverture instantané des possibles qu'il représente. Ce phénomène est particulièrement visible, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le cas des révolutions ; chacune d'entre elles est aussi résurrection de toutes les autres : « Une fois le mouvement révolutionnaire enclenché, la scène change, suivant la discontinuité évoquée : les acteurs, les mots, les référents se raniment. Revient l'expression des futurs non advenus, ceux de la Grande Révolution, de 1830, mais aussi de 1848 et de 1851. »<sup>17</sup>

Conséquence : la dynamique du devenir devient spirale, le cours du temps s'inverse, la temporalité événementielle vacille. Dans *L'Education sentimentale*, Deslauriers, « futur Mirabeau », annonce dès 1840 qu'« un nouveau 89 se prépare », puis, fin 1846, il évoque le fantôme de Desmoulin au Palais-Royal en récitant les vers de Barthélemy, parus dans la *Némésis* (1831-1832) :

Elle repaîtra, la terrible Assemblée,  
Dont, après quarante ans, votre tête est troublée,  
Colosse qui sans peur marche d'un pas puissant<sup>18</sup>.

Les promesses non advenues de 1830 et de 1832 se superposent aux souvenirs glorieux de la Convention<sup>19</sup>. Sénécals voit dans la cérémonie d'anniversaire en l'honneur de Godefroy Cavaignac (printemps 1847) le possible déclenchement d'une révolution, sur le modèle des funérailles du général Lamarque en 1832 :

– C'est aujourd'hui le service anniversaire de Godefroy Cavaignac. Il est mort à l'œuvre, celui-là ! Mais tout n'est pas fini... Qui sait ?  
Et Sénécals lui tendit la main, gravement.  
– Nous ne nous reverrons peut-être jamais ! Adieu<sup>20</sup> !

Or, pour le lecteur, le nom du célèbre opposant républicain rappelle surtout les sanglants exploits de son frère Eugène, le « bourreau de Juin », qui réprima férocement l'insurrection ouvrière de juin 1848<sup>21</sup> – alors qu'aux yeux des militants républicains de

---

<sup>15</sup> G. Sand, *Histoire de la vie, op. cit.*, tome 2, respectivement p. 60 et 164.

<sup>16</sup> « Le sens historique date d'hier. Et c'est peut-être ce que le XIX<sup>e</sup> siècle a de meilleur », écrit Flaubert aux Goncourt le 3 juillet 1860.

<sup>17</sup> Q. Deluermoz et P. Singaravélou, *Pour une histoire des possibles, op. cit.*, p. 280.

<sup>18</sup> G. Flaubert, *L'Education sentimentale, op. cit.*, respectivement p. 232, 63 et 194.

<sup>19</sup> Dans *Les Misérables* [1832], les insurgés républicains de 1832 voient dans le père Mabeuf « le Conventionnel, le représentant du peuple », « le régicide », « le spectre de 93 [...] le drapeau de la terreur à la main » : transfiguration épique parfaitement infondée, mais révélatrice d'un imaginaire efficace (Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 1157-1158).

<sup>20</sup> G. Flaubert, *L'Education sentimentale, op. cit.*, p. 333.

<sup>21</sup> « Tout le monde sait [...] qu'il eut un frère du nom de Godefroy – une noble figure et un grand cœur ! Je dirai, à propos de lui et pour le distinguer de son frère Eugène : Heureux ceux-là qui meurent sans

1847, Godefroy est avant tout le fils de son père, l'inflexible Conventionnel<sup>22</sup>. Cet entrelacs de références événementielles a pour commune ligne d'horizon la Révolution française, en une série de clichés où l'épique côtoie le dérisoire. Comme bien d'autres jeunes gens de sa génération, Frédéric est séduit par le costume des représentants en mission de 1793 : « Les grandes figures de la Convention passèrent devant ses yeux [...] Déjà il se voyait en gilet à revers avec une ceinture tricolore. »<sup>23</sup>

Ces effets de superposition sont à la fois la cause et l'effet de conduites d'imitation, favorisées par certaines œuvres militantes comme *Le Chevalier de Maison-Rouge* – le drame de Dumas, souligne Sénécals lui-même, « sert la Démocratie »<sup>24</sup>, ce que reconnaissent indirectement les pouvoirs publics, inquiets du retentissement politique de cette pièce à succès. De fait, le *Chant des Girondins*, remis à la mode par ce spectacle, résonne partout en février 1848 : « Des hommes des faubourgs passaient, armés de fusils, de vieux sabres, et tous chantant *La Marseillaise* ou *Les Girondins*. »<sup>25</sup> A Chavignolles, le souvenir de la grande Révolution semble agir par le seul prestige mémoriel, comme le constatent Bouvard et Pécuchet. Ceux-ci recueillent les témoignages de la grande époque :

Des vieillards leur avaient parlé de 93 ; – et des souvenirs presque personnels animaient les plates descriptions de l'auteur [Thiers]. Dans ce temps-là, les grandes routes étaient couvertes de soldats qui chantaient la *Marseillaise*. Sur le seuil des portes, des femmes assises cousaient de la toile, pour faire des tentes<sup>26</sup>.

Par un effet significatif de superposition (qui n'est pas, comme le suggère Marx, une répétition de la tragédie en farce), 1848 apparaît comme un 1793 social : « Bientôt on entendit comme un grondement d'orage. Puis le chant de Girondins ébranla les carreaux ; – et des hommes, bras dessus, bras dessous, débouchaient par la route de Caen, poudreux, en sueur, dépenaillés. Ils emplissaient la place. »<sup>27</sup> De troublantes mises en série viennent justifier l'engagement révolutionnaire : « J'ai fait mon devoir partout, en 1830, en 32, en 34, en 39 ! Il faut que je me batte ! »<sup>28</sup>

### Faire date ?

Un événement historiquement marquant est lié à une date, qui le désigne métonymiquement et symboliquement, lui donne son nom, voire se substitue à lui. Le roman de mœurs regarde l'événement d'en bas, depuis l'arasement du quotidien : cet effet de focalisation interroge le point de rencontre entre la chronologie abstraite et surplombante de l'histoire, et l'horizontalité hybride et passionnelle propre à la durée vécue.

---

remords ! » (Jules Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1875, tome 1, p. 107).

<sup>22</sup> Dans l'article ci-dessus, rédigé à l'occasion de la mort d'Eugène Cavaignac, Vallès, faute de pouvoir écrire ce qu'il pense du « bourreau de Juin » dans une revue littéraire, consacre la quasi-totalité de son texte à son père, Jean-Baptiste Cavaignac, Conventionnel, montagnard et régicide.

<sup>23</sup> G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 444. Nombre de contemporains, comme Dumas ou Vallès, confirment le prestige de cet uniforme dans la mémoire (notamment iconographique) de la Révolution.

<sup>24</sup> G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 395. La pièce de Dumas, tirée de son roman publié en 1846, remporta un vif succès en 1847 ; l'adaptation modifie l'intrigue dans un sens explicitement militant (Maurice et Lorin sont inclus dans le procès et l'exécution des Girondins).

<sup>25</sup> G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 420. Le refrain, « Mourir pour la patrie », est repris partout en 1848.

<sup>26</sup> G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* [1881], Paris, GF, 1999, p. 171.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>28</sup> G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 426.

Cette perspective entraîne, chez les écrivains contemporains de Flaubert, un relatif effacement, qu'on repère clairement dans l'écriture des Goncourt : « Peu de faits et partant peu de dates dans leurs écrits d'historiens et dans leurs fictions, conformément à leur volonté de rendre les mœurs d'un temps qu'il convient de reconstituer et de donner à voir à partir d'un détail (la ligne d'une robe, le menu d'un repas). »<sup>29</sup> Dans leurs fictions, la biographie des gens du peuple est beaucoup moins indexée sur la chronologie historique que celle des notables ou des élites. L'enfance et la jeunesse de Melle de Varandeuil est entièrement déterminée par les grands événements de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, qui figurent explicitement dans le récit qu'en fait le narrateur au chapitre 2 de *Germinie Lacerteux* [1865]. Quant à l'histoire des Villacourt, elle est scandée par les dates de morts glorieuses sur les champs de bataille, jusqu'en 1700, lorsque « l'honneur comme[ce] à décroître »<sup>30</sup> ; les derniers Villacourt ayant émigré, la période révolutionnaire est pour eux soumise au calendrier de l'émigration, et aucune date ne figure plus après 1802 – fin d'une dynastie, avant même l'extinction de ses derniers membres.

Inversement, aucun événement historique ne vient scander l'humble existence de la servante Germinie, fille d'artisans miséreux. Dans son récit de vie, les dates apparaissent sporadiquement, déconnectées de l'histoire qu'elles sont censées indexer ; l'exécution de Louis XVI renvoie avant tout au dernier souvenir laissé par sa mère à sa petite fille, restée orpheline très jeune (comme l'enfant du Temple) : « La pauvre femme ! Je la revois la dernière fois qu'elle est sortie... pour me mener à la messe... un 21 janvier, je me rappelle... On lisait dans ce temps-là le testament du roi... Ah ! elle en a eu des maux pour moi, maman ! » Pour Germinie, les dates renvoient à des infra-événements qui ne font sens que pour ses semblables, et ne disent rien à sa maîtresse, Melle de Varandeuil, non plus sans doute qu'au lecteur : « Il y eut ces années-là une année bien dure... vous vous rappelez, mademoiselle ?... la grêle de 1828 qui perdit tout... »<sup>31</sup> Pour le reste, la mémoire de la servante est liée au calendrier cyclique des travaux des champs ou des fêtes religieuses ; la première communion est l'événement le plus important de cette jeunesse pauvre. Les misérables n'ont pas d'histoire. Cette déconnexion donne l'impression de mondes parallèles, où les pauvres ne peuvent construire qu'un rapport biaisé, voire absurde, aux événements considérés par les élites comme historiques, ou aux trompe-l'œil enregistrés comme tels :

Lorilleux hochait la tête. Il était né le même jour que le comte de Chambord, le 29 septembre 1820. Cette coïncidence le frappait beaucoup, l'occupait d'un rêve vague, dans lequel il établissait une relation entre le retour en France du roi et sa fortune personnelle. Il ne disait pas nettement ce qu'il espérait, mais il donnait à entendre qu'il lui arriverait alors quelque chose d'extraordinairement agréable<sup>32</sup>.

Dans *L'Education sentimentale* comme dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert aborde frontalement la question de l'inscription des événements historiques, et de leur date, dans le déroulement du récit. Dans les deux cas, les personnages principaux sont directement témoins des événements de 1848-1851, même s'ils n'en sont que des spectateurs marginaux ou relativement éloignés (Chavignolles vaut comme modèle réduit, et Fontainebleau comme distorsion métaphorique). Mais l'articulation entre le privé et le public, l'intime et l'historique, est systématiquement problématisée, notamment par les références aux dates marquantes de la période.

<sup>29</sup> E. Reverzy, « Préface », *Les Goncourt historiens, op. cit.*, p. 6.

<sup>30</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin* [1864], Paris, GF, 1990, p. 200 à 203.

<sup>31</sup> E. et J. de Goncourt, *Germinie Lacerteux* [1865], Paris, GF, 1990, p. 61 et 62.

<sup>32</sup> Emile Zola, *L'Assommoir* [1876], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p. 455.



Dans les deux cas, la fiction met au premier plan des dates qui ne font sens que pour les personnages : Frédéric part pour Nogent le 15 septembre 1840 à six heures, Pécuchet déménage à Chavignolles le dimanche 20 mars [1841], dès l'aube ; Frédéric apprend le 12 décembre 1846 qu'il hérite de son oncle, Bouvard reçoit la même nouvelle par une lettre de son notaire datée du 14 janvier 1839 ; M. Dambreuse entre en agonie le 12 février 1851, à cinq heures. Cette mise en relief de dates et d'horaires sans référents historiques contribue à l'effet général d'arasement, d'autant plus que les coïncidences apparemment significatives sont dues au hasard : Mme Arnoux donne rendez-vous à Frédéric le 22 février 1848, mais ce n'est pas la révolution qui l'empêche de le rejoindre ; la maladie de M. Dambreuse n'est pas due à la révocation du général Changarnier, ainsi qu'il l'affirme, ou aux progrès du socialisme, comme on le prétend lors de son enterrement. Certains effets de parallélisme ou d'insistance, très visibles, laissent le lecteur perplexe : la vente des biens de Mme Arnoux, liquidation générale des illusions lyriques, se déroule la veille du Coup d'Etat ; et pourquoi préciser que Bouvard et Pécuchet lisent des Histoires de la Révolution française « pendant l'été de 1845 », alors que l'année 1847 est beaucoup plus riche en publications importantes (Michelet, Lamartine...) sur cette période ?...

Même lorsque le récit met explicitement en scène l'irruption d'un événement majeur, la mise en intrigue en désamorce la portée spécifiquement historique. Dans *Bouvard et Pécuchet*, l'annonce du coup d'Etat arrive à Chavignolles dès le lendemain ; les deux protagonistes viennent de rencontrer Gorgu « nippé comme un bourgeois » :

Cette rencontre était insignifiante. Bientôt, ils arrivèrent à la question du progrès [...]

« Je trace obliquement une ligne ondulée. Ceux qui pourraient la parcourir, toutes les fois qu'elle s'abaisse, ne verraient plus l'horizon. Elle se relève pourtant, et malgré les détours, ils atteindront le sommet. Telle est l'image du progrès. »

Mme Bordin entra.

C'était le 3 décembre 1851. Elle apportait le journal<sup>33</sup>.

Le passage accumule les effets d'ironie. Insignifiante, la métamorphose de Gorgu ? Bien au contraire : elle manifeste le ralliement bonapartiste de l'ancien insurgé de Juin, et annonce le refus des artisans et des ouvriers de soutenir la résistance « bourgeoise » pour sauver la République. Quant à la démonstration du progrès et à la traduction en schéma des ruses hégéliennes de la raison, elle a pour conclusion... l'annonce du coup d'Etat, spectaculaire démenti à ces spéculations optimistes. La date apparaît dans la fiction en même temps que le journal, support et médiateur de l'actualité : c'est la presse qui fait de la date un marqueur historique. Une brutale urgence politique vient court-circuiter les considérations atemporelles sur la philosophie de l'histoire :

Ils lurent bien vite et côte à côte, l'appel au peuple, la dissolution de la Chambre, l'emprisonnement des députés.

Pécuchet devint blême. Bouvard considérait la veuve :

– Comment ? vous ne dites rien ?

– Que voulez-vous que j'y fasse ? »

Ils oubliaient de lui offrir un siège.

« Et moi qui suis venue, croyant vous faire plaisir ! Ah ! vous n'êtes guère aimables aujourd'hui ! » Et elle sortit, choquée de leur impolitesse<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, op. cit., p. 242.

<sup>34</sup> *Ibid.*

Paradoxalement, Mme Bordin et ses deux interlocuteurs, quoiqu'ils lisent ensemble le journal, ne partagent pas la même actualité. La veuve a pris le journal comme prétexte à une visite favorable à ses intérêts amoureux et pécuniaires ; sa venue est censée « faire plaisir » à Bouvard, indépendamment des nouvelles qu'elle apporte. Tous trois sont choqués, les uns par le coup d'Etat, l'autre par l'impolitesse de ses voisins. Les préoccupations du quotidien et la vie affective<sup>35</sup> enserrant l'événement politique, et en minimisent l'impact : « Que voulez-vous que j'y fasse ? », répéteront à leur tour les bourgeois de Chavignolles, à moins qu'ils ne se félicitent de cette « main de fer » venue s'abattre sur la France.

Cet arasement systématique produit un effet de nivellement, d'indistinction, à l'image de cette actualité grise que les contemporains ont l'impression de subir : « Qu'avons-nous fait depuis 1840 ? Rien ! rien ! rien ! »<sup>36</sup> D'où un effet de dévoiement carnavalesque – l'histoire contemporaine trouve sa déclinaison kitsch sur la carte du café Anglais, où dandies et cocottes peuvent se régaler, selon leurs convictions politico-gastronomiques, de « lapins à la Richelieu », de « pudding à la d'Orléans » ou de « turbot à la Chambord<sup>37</sup> » !

Cette impression de carnavalisation, et de superposition des strates temporelles, est renforcée par le rôle que paraît jouer le drame historique dans le déclenchement des événements révolutionnaires. En 1829, la censure avait jugé prudent d'interdire *Marion de Lorme*, en raison des rapprochements fâcheux que les spectateurs auraient pu opérer entre Louis XIII et Charles X ; à en croire les invités de Dambreuse, les pouvoirs publics auraient dû faire de même en 1847 avec *La Reine Margot* : « Où était le besoin qu'on nous parlât des Valois ? Tout cela montre la royauté sous un jour défavorable<sup>38</sup> ! » La carrière de Delmar emblématise cet impact politique prêté au théâtre historique. La cabotin débute sur la scène de l'Ambigu dans un mélodrame à succès de Bouchardy, *Gaspardo le Pêcheur*, tout en fabriquant patiemment son personnage public : « S'appelant Auguste Delamare, [il] s'était fait appeler primitivement Anténor Dellamarre, puis Delmas, puis Belmar, puis enfin Delmar, modifiant ainsi et perfectionnant son nom, d'après sa gloire croissante. »<sup>39</sup> L'automne et l'hiver 1847 voient ce héros populaire incarner progressivement « le génie même de la France, le Peuple »<sup>40</sup> :

Un drame, où il avait représenté un manant qui fait la leçon à Louis XIV et prophétise 1789, l'avait mis en telle évidence, qu'on lui fabriquait sans cesse le même rôle ; et sa fonction, maintenant, consistait à bafouer les monarques de tous les pays. Brasseur anglais, il invectivait

---

<sup>35</sup> Il en va de même dans *L'Education sentimentale*. Si, en février 1848, Frédéric se montre « plus hardi », ce n'est pas l'effet de son enthousiasme militant : les « embarras du jour de l'an » l'ont empêché de fréquenter Mme Arnoux autant qu'il l'aurait voulu, et ont irrité son amour. Si bien qu' « il se soulag[e] en déblatérant contre le Pouvoir » (*op. cit.*, p. 407-408) ...

<sup>36</sup> Le roman, rappelons-le, commence en 1840 ; il est donc révélateur de voir citer cette péroraison d'un célèbre discours d'avril 1847 : « Partout, enfin, c'est, selon le mot connu, rien ! rien ! rien ! » (*L'Education sentimentale, op. cit.*, p. 393).

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 326.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 258. Le succès du *Chevalier de Maison-Rouge* confirme ces soupçons : Alexandre Dumas, qui poursuit dans le même temps sa tétralogie révolutionnaire des *Mémoires d'un médecin*, est plus dangereux à la scène qu'en feuilleton.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 205. Anténor Dellamarre est une concession à l'exotisme Jeune-France ; Delmas rappelle Dumas, dont l'œuvre romanesque triomphe dans les années 1840 ; Belmar souligne le physique avantageux du bellâtre, cependant que Delmar a une allure italianisante à la mode (et bien adaptée à *Gaspardo le Pêcheur*).

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 383.

Charles 1<sup>er</sup> ; étudiant de Salamanque, maudissait Philippe II ; ou, père sensible, s'indignait contre la Pompadour, c'était le plus beau<sup>41</sup> !

Les parallélismes multipliés font des événements révolutionnaires la répétition accélérée d'un même schéma simpliste, les journées de Février venant indûment s'insérer dans cette série fictive. Delmar lui-même, qui peaufine sa biographie légendaire, soigne son profil de Christ des barricades, jusqu'à parodier Danton en une déclaration grotesque :

[Il alla] jusqu'à proposer plus tard dans un bureau du ministère de réduire une émeute à lui tout seul ; et, quant aux moyens qu'il emploierait, il fit cette réponse :  
– N'ayez pas peur ! Je leur montrerai ma tête<sup>42</sup> !

La trajectoire de Delmar renvoie à une obsession d'époque, fréquemment exprimée dans les sources contemporaines de 1848, qu'il s'agisse des journaux, des mémoires ou des écrits personnels : 1848 répèterait sous forme de farce la grande Révolution – comme Napoléon le Petit trame un 18 Brumaire à sa mesure. On trouve dans *L'Éducation sentimentale* un seul commentaire explicite à ce sujet<sup>43</sup> ; en revanche, la mise en intrigue suggère avec insistance que le physique et le tempérament des différents personnages les incitent à endosser le rôle de tel ou telle personnalité révolutionnaire, déterminant ainsi leurs choix idéologiques. Sénecal n'« aim[e] pas le désordre »<sup>44</sup> : il a le corps sec, le crâne en pointe, la raideur et la solennité de Robespierre. « Bouvard, esprit libéral et cœur sensible, fut constitutionnel, girondin, thermidorien. Pécuchet, bilieux et de tendances autoritaires, se déclara sans-culotte, et même robespierriste. »<sup>45</sup> Ces logiques du corps naturalisent les choix des acteurs politiques, et les piègent dans le cercle fermé de la répétition : l'événement n'est jamais qu'au second degré, ombre d'une ombre.

### **Une histoire des pratiques de lecture**

Les hiérarchies du quotidien s'articulent mal avec l'historicité de l'événement – d'où des effets de brouillage et de déréalisation, sensibles dans le roman de mœurs. En revanche, les imaginaires et les représentations enregistrent fidèlement le contrecoup des événements culturels marquants propres à chaque période : les fictions de Flaubert dressent une histoire des usages pratiques de la lecture sous la monarchie de Juillet, à partir d'une recension des gestes et des attitudes.

Si les œuvres de Hugo ne figurent pas explicitement dans la bibliothèque d'Emma, celle-ci n'en est pas moins une victime de *Notre-Dame de Paris* ; elle se voit en Esmeralda exilée à Tostes, et confie ses chagrins à sa levrette : « Elle appelait Djali, la prenait entre ses genoux [...] “Allez, baisez maîtresse, vous qui n'avez pas de chagrins.” »<sup>46</sup> Le même roman lui fournit le texte de ses épanchements maternels : « Elle déclarer adorer les enfants ; c'était sa consolation, sa joie, sa folie, et elle accompagnait ses caresses

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 277. La biographie légendaire de Delmar le présente comme « un saint Vincent de Paul, mélangé de Brutus et de Mirabeau » : cet improbable hybride synthétise plusieurs rôles représentatifs de l'imaginaire historique en ce « moment 1848 ».

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 448. La référence aux dernières paroles de Danton est patente : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine. »

<sup>43</sup> « Comme chaque personnage se réglait alors sur un modèle, l'un copiant Saint-Just, l'autre Danton, l'autre Marat, [Sénecal] tâchait de ressembler à Blanqui, lequel imitait Robespierre. » (*Ibid.*, p. 450).

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 398. Le néo-Robespierre fait taire un Danton populaire, qui prépare le punch en brillant joyeusement la célèbre *Chanson des bœufs* de Pierre Dupont...

<sup>45</sup> G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 171-172.

<sup>46</sup> G. Flaubert, *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 105.

d'expansions lyriques qui, à d'autres qu'à des Yonvillais, eussent rappelé la Sachette de *Notre-Dame de Paris*. »<sup>47</sup> Ce mimétisme n'est pas seulement féminin ou provincial ; dans les *Mémoires d'un révolté*, Vallès avoue l'emprise qu'exerce encore ce roman sur sa génération : « Je demandais où était ma fille !... On me croyait père dans la maison. J'appelais Esmeralda. La concierge montait... »<sup>48</sup>

Au-delà de ces mises en scène ponctuelles, les romans à la mode dictent des gestes et des attitudes plus ou moins conscients. Le lieu commun de la Belle à sa fenêtre est revisité en version médiévale par la vogue troubadour et le succès de Walter Scott ; dans la première *Education sentimentale*, la maîtresse d'Henry attend son bien-aimé comme « une châtelaine au bord de sa fenêtre à ogives et rêvant au troubadour parti à la croisade. »<sup>49</sup> Emma au couvent calque aussi ses rêves sur Walter Scott :

Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage, qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir<sup>50</sup>.

A défaut de chevalier, madame Bovary recycle ce tableau de genre à Tostes, lorsque son mari la quitte pour aller visiter ses malades : « Elle se mettait à la fenêtre pour le voir partir ; et elle restait accoudée sur le bord, entre deux pots de géraniums, vêtue de son peignoir. »<sup>51</sup> Le modèle subit une indéniable dégradation, que manifestent les pots de fleurs, le peignoir, Charles lui-même en lieu et place du fier chevalier ; Emma a cependant réalisé un fugace épanchement de la fiction dans le réel. Ce qui a parfois des conséquences inattendues autant que désagréables. Au couvent, Emma contemple avec admiration les aristocratiques *ladies* des keepsakes : « On en voyait d'étalées dans des voitures, glissant au milieu des parcs, où un lévrier sautait devant l'attelage. » Lorsque le couple Bovary déménage de Tostes à Yonville, l'Hirondelle remplace le carrosse, Hivert les deux petits postillons du keepsake – mais surtout, la levrette Djali, au mépris du programme iconographique sous-jacent à l'épisode, « s'enfui[t] à travers champs. »<sup>52</sup> Les mœurs canines ne sont pas sensibles à l'actualité littéraire.

En scrutant le détail des gestes, des attitudes, des manières de se comporter, l'histoire des mœurs repère l'impact d'événements culturels parfois liés à des œuvres majeures (*Notre-Dame de Paris*, *Le Père Goriot*, *Antony*<sup>53</sup>), mais permet aussi de mesurer l'influence de formes moins légitimées quoique très diffusées comme les keepsakes ; la

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>48</sup> Jules Vallès, *Mémoires d'un révolté* [première version du *Bachelier*, parue en feuilleton dans *La Révolution française* en 1870], « Mémoires d'un jeune homme qui a voulu faire du théâtre », Clermont-Ferrand, éditions Paleo, « La Collection de sable », 2017, p. 365.

<sup>49</sup> G. Flaubert, la première *Education sentimentale*, Paris, Seuil, « Le don des langues », 1963, p. 143.

<sup>50</sup> G. Flaubert, *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>52</sup> *Ibid.*, respectivement p. 98 et p. 143.

<sup>53</sup> Deslauriers conseille à Frédéric de prendre comme modèle Rastignac, dans ses relations avec les Dambreuse : « Arrange-toi pour lui plaire, et à sa femme aussi. Deviens son amant ! [...] Rappelle-toi Rastignac dans *La Comédie humaine* ! » (*L'Education sentimentale*, *op. cit.*, p. 65). Auprès de Mme Arnoux, Frédéric mobilise un autre scénario, celui d'Antony auprès de la douce Adèle, elle aussi épouse fidèle et irréprochable mère de famille (*Ibid.*, p. 273). Notons qu'aucun de ces programmes n'est dépourvu d'efficacité intrinsèque : dans les deux cas, Frédéric réussit sa conquête amoureuse, même s'il ne sait pas en tirer les mêmes bénéfices que ses modèles.

perspective sociologique mesure également le décalage temporel qu'induit la diffusion des imaginaires, l'événement littéraire agissant à retardement et sur la longue durée.

Le choix des prénoms s'avère à cet égard révélateur. Une débutante, avant de commencer sa carrière comme figurante, prend soin de se choisir un nom de scène inspiré des romans à la mode : « [Elle] met à contribution toutes les héroïnes de romans à sa connaissance [...] Elle conclut à s'appeler au choix Paméla, Maria, Coelina, Flora, Indiana, Emma, Lélia, Lucy, Héloïse, ou même tout cela à la fois. »<sup>54</sup> Ce type de pseudonyme contribue à renforcer la vogue de certains prénoms, ainsi que les lieux communs qui s'y attachent – d'où des phénomènes curieusement durables : dans *Une belle journée* [1881], Mme Duhamain et Trudon passent en revue « des Blanche mélancoliques, des Berthe poseuses, des Mathilde romanesques [...] des prénoms qui venaient des romans de George Sand, des boléros de 1830, et des couvertures de polkas-mazurques. »<sup>55</sup>

Emma (Bovary), qui rêvait d'un garçon, est prise au dépourvu à la naissance de sa fille – d'où la nécessité de corriger cette catastrophe en appliquant l'adage *nomen omen* :

Pendant sa convalescence, elle s'occupa beaucoup à chercher un nom pour sa fille. D'abord elle passa en revue tous ceux qui avaient des terminaisons italiennes, tels que Clara, Louisa, Amanda, Atala ; elle aimait assez Galsuinde, plus encore Yseult ou Léocadie<sup>56</sup>.

Galsuinde, chaste épouse de Chilpéric assassinée sur ordre de la maîtresse du roi, Frédégonde<sup>57</sup>, est un hommage à la mode troubadour des années 1820 ; ce prénom est aussi harmonieux que celui de Gulnare auquel, dans *Les Misérables*, Azelma échappe de justesse<sup>58</sup>. Atala n'a guère sa place parmi les « terminaisons italiennes » ; mais les goûts d'Emma sont générationnels : le bohème Hussonnet les partage, qui, au bal masqué chez Rosanette, appelle Celuta la Femme-Sauvage<sup>59</sup>...

Quant à la mode italianisante des années 1840, on la retrouve chez la lorette, qui rebaptise tendrement Frédéric : « “Ah ! Federico ! Ça ne vous gêne pas que je vous appelle comme ça ?” Et elle le regardait d'une façon câline, presque amoureuse. »<sup>60</sup> Vallès rappelle que cette vogue italianisante atteint même la bohème républicaine quarante-huitarde ; le prestige de l'écrivain-journaliste Watrison tient, pour une bonne part, à son prénom : « Antonio ! Par ces temps de proverbes et de drames espagnols et italiens, le prénom avait un air à la fois tragique et langoureux. »<sup>61</sup>

---

<sup>54</sup> Philibert Audebrand, « La Figurante », *Les Français peints par eux-mêmes* [1840], Paris, Omnibus-La Découverte, 2003, p. 173.

<sup>55</sup> Henry Céard, *Une belle journée*, Paris, Charpentier, 1881, p. 141.

<sup>56</sup> G. Flaubert, *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 153. Le passage accumule les traits d'ironie. « Charles désirait qu'on appelât l'enfant comme sa mère » : de fait, Emma est aussi un prénom à terminaison italienne (ce qui ne semble pas, dans son cas, la garantie d'une existence romanesque). On trouvera d'autre part une certaine Léocadie Lebœuf dans le roman – Léon l'épousera après la mort de sa maîtresse (formant un couple de lions ni superbes ni généreux).

<sup>57</sup> Cf. Bernard de Lacépède, *Histoire générale, physique et civile de l'Europe*, Paris, Mame, 1926, p. 348. On trouve aussi une tragédie de P. Auguste Talabot intitulée *Galsuinde* (Limoges, Ducourtieux, 1865).

<sup>58</sup> « On ne lit pas impunément des niaiseries. Il en résulta que sa fille aînée se nomma Eponine. Quant à la cadette, la pauvre petite faillit se nommer Gulnare ; elle dut à je ne sais quelle heureuse diversion faite par un roman de Ducray-Duminil, de ne s'appeler qu'Azelma. » (*Les Misérables*, *op. cit.*, p. 162). On trouve un personnage de ce nom dans le *Corsaire* de Byron [1814], qu'admire Modeste Mignon : « Elle avait, vous le voyez, bien compris le *pianto* que le poète anglais a chanté par le personnage de Gulnare » (*Modeste Mignon* [1844], Paris, Gallimard, « Folio », 1982, p. 84).

<sup>59</sup> Hussonnet se réfère d'ailleurs à une adaptation scénique plutôt qu'au roman de Chateaubriand : « [III] braillait d'une voix enrouée, pour imiter l'acteur Grassot : “Ne sois pas cruelle, ô Celuta !” » (*L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 210).

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>61</sup> J. Vallès, *Souvenirs d'un étudiant pauvre* [1884], Du Lérot, Tusson, Charente, 1993, p. 22.

Le roman de mœurs esquisse une sociologie de l'onomastique qui donne à l'histoire culturelle une dimension nouvelle : l'impact d'un événement littéraire se mesure par les pratiques non-littéraires qu'il induit, tout autant que par les événements historiques auxquels il est lié. A cet égard, les drames de Dumas ont un retentissement politique immédiat, mais l'influence de certains romans s'exerce plus souterrainement, sur le long terme : dans *Un cœur simple*, *Paul et Virginie* inspire à Mme Aubain le prénom de ses enfants, après avoir fait rêver Emma au couvent, et causé la perte de Véronique Graslin dans *Le Curé de Village*<sup>62</sup>.

Parce qu'il se situe à l'articulation entre histoire contemporaine et sociologie du quotidien, le roman de mœurs problématise la notion d'événement ; l'œuvre romanesque de Flaubert propose une modélisation des rapports de l'individu à son historicité propre, dans une perspective subjective centrée sur la circulation des discours sociaux, leur réception, et leurs effets sur les imaginaires et les représentations. Vu d'en bas, au ras du quotidien, l'événement historique s'efface, se diffracte, se brouille en une superposition de références temporelles et de modèles concurrents. Le travail sur la focalisation s'allie, chez Flaubert, à une scénarisation déceptive qui arase la champ événementiel, écrase les hiérarchies, absente l'histoire. Inversement, une sociologie romanesque des gestes et des pratiques permet de détecter l'action en profondeur d'un autre ordre d'événementialité, agissant sur les imaginaires et les représentations. Flaubert inaugure une histoire culturelle totalisante, où se croisent divers rapports, parfois incompatibles, à l'actualité ; il problématise l'impact de l'événement, sa durée, ses conséquences plus ou moins visibles : une histoire intériorisée, vécue, presque silencieuse, et dont les effets à long terme sont incommensurables.

Corinne Saminadayar-Perrin  
Université Paul-Valéry, Montpellier 3 / RIRRA 21

---

<sup>62</sup> La lecture du roman de Bernardin de Saint-Pierre est explicitement qualifiée d'événement : « En 1820, il arriva, dans la vie simple et dénuée d'événements que menait Véronique, un accident qui n'eût pas eu d'importance chez toute autre jeune personne, mais qui peut-être exerça sur son avenir une horrible influence [...] Véronique passa, pour aller dans la campagne, devant l'étalage d'un libraire où elle vit le livre de *Paul et Virginie*. Elle eut la fantaisie de l'acheter à cause de la gravure. » (Balzac, *Le Curé de village* [1841], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 653).